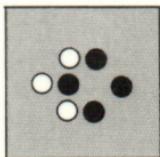


Liliane Giraudon

# «La Nuit»

Roman



**P.O.L**

Extrait de la publication







« La Nuit »

## DU MÊME AUTEUR

TÊTES RAVAGÉES : UNE FRESQUE (La Répétition, 1979)

JE MARCHÉ OU JE M'ENDORS (Hachette/P.O.L., 1982)

1 400 MARINS-POMPIERS VEILLENT NUIT ET JOUR SUR  
VOTRE SÉCURITÉ (in : *Le Corps d'Amour*, Ecbolade,  
1982)

BILLY-THE-KID, livret pour boîte à rythme (Editions  
Manicle, 1982)

MAD-MAX TIRE MIEUX QUE MALLARMÉ, avec Georges  
Beaumont (livre-sculpture, pièce unique, 1982)

LES ETENDOIRS, Série I, inscriptions sur rouleaux  
peints d'Elen Mooren (1982)

LA LETTRE, illustrée par Jean-Louis Vila (*Collection*  
LETTRE SUIT, Editions Jacques Brémond, 1983)

5 POÈMES AU FORMAT DE L'ÉVENTAIL, illustré par Corine  
Mercadier (in : *13 Configurations*, Ecbolade, 1983)

SOME POST CARDS ABOUT C.R.J. AND OTHER CARDS, en  
collaboration avec Jean-Jacques Viton (Editions  
Spectres Familiars, 1983)

LA RÉSERVE (P.O.L., 1984)

QUEL JOUR SOMMES-NOUS (Ecbolade, 1985)

Liliane Giraudon

« La Nuit »

roman

*P.O.L*  
8, villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur 1986  
ISBN : 2-86744-073-4

à Tom Raworth



## I

Raymond avait laissé supposer qu'il avait eu quelque chose avec un égorgeur de bétail. L'effet produit par chacun de ces mots quittant la bouche pour circuler dans la pénombre de la cuisine où ils terminaient leur repas. Exceptionnellement, il avait accepté de manger un peu de viande rouge. Ce qui sans doute avait entraîné cet aveu d'une cruauté sans justification et qui pourtant, à l'instant précis où il le faisait, était plus qu'une marque, un élan d'amour étrange, incontournable.

Depuis, elle ne cessait d'imaginer l'intime couteau de l'égorgeur. Le rêve se poursuivait chaque fois qu'elle devait entrer dans une boucherie. Les employés, malgré la couleur de leur peau, avaient toujours semblé très doux. C'est avec douceur

qu'ils roulaient, ficelaient ces morceaux qu'ensuite les femmes faisaient bouillir au moment du deuil, ou frire en signe de fête. Debout devant leur comptoir, les pieds dans la sciure, elle imaginait les autres. S'ils se baisaient. Comment ils se baisaient. Elle avait compris qu'on emplait la bouche de l'animal avec un chiffon enduit de semoule et d'huile. Il suffit de lui tourner la tête. Mais contrairement aux boucheries qui lui étaient toujours apparues comme des lieux propices au repos, elle éprouvait une véritable répugnance à la simple vue d'un abattoir. Dans un autre élan, très semblable au premier, Raymond lui avait un jour, au cours d'une promenade, signalé l'endroit où la chose avait eu lieu. C'était une simple arrière-cour. Ils étaient debout tous les deux, appuyés contre une porte. L'homme n'était plus très jeune. Il en avait très envie. Depuis des années il n'avait eu que des femmes. Mais il avait encore plus peur. Ça s'était passé très vite. Raymond s'était égratigné au bois de la porte. Elle ne voyait pourtant pas de porte à cet endroit, simplement quelques glaïeuls près d'une vieille pelle qui rouillait, abandonnée là, parmi les herbes.

La conversation avait été animée. On avait même ri, écouté un vieux disque prêté par le voisin. Mais très vite, il avait fallu répéter à

Raymond que son état dépressif, cette cyclothymie dont parlait le médecin (il ne cessait d'en changer pour entendre d'eux autre chose, mais ils disaient tous la même chose, parce que c'était toujours la même chose), était tout à fait banale. On aurait pu dire normale, si le mot n'avait été depuis longtemps évité de manière systématique, au point de disparaître totalement de la bouche de tous ceux qui, de près ou de loin, approchaient Raymond. Il avait alors été question de Pauline, la vieille cousine paralysée par l'arthrite et qui passe ses jours au-dessus d'un milk-bar, à lire des Cinémonde qu'elle plie, découpe, recolle dans les anciens livres de compte de sa mercerie aujourd'hui disparue. Parfois, on écoute des bribes de conversations privées enregistrées dans des bars. C'est un ancien flic qui, depuis plusieurs mois, est sur une piste. D'autres fois, un vieil homme monte. Il met un temps très long pour parvenir à l'étage. Puis il allume un petit cigare, fouille dans sa poche. On l'entend souffler. Il redescend toujours sans avoir osé frapper chez Pauline.

(Rose à Raymond. Sans date)

« ... je devrais cesser de t'envoyer ces lettres. Pourtant, je m'entête à le faire, comme je me suis

toujours entêtée à les écrire quand les choses étaient désespérées, perdues d'avance. Ainsi, quand j'étais petite, j'avais passé une nuit entière sur un toit, à guetter le feu d'une comète. Mon frère me tenait par la main, très inquiet car je lui avais bien expliqué que nous allions la voir comme le pressentiment sur nos vies de nouvelles catastrophes. Aujourd'hui, je me dis qu'enfant, j'étais très clairvoyante et que, depuis, ma vision du monde s'est progressivement affaiblie pour finir par se boucher. Parfois, il me semble que je pourrais aussi bien me mettre à aboyer, comme ça, en plein jour, sans avertir. C'est ce qui s'est passé l'autre matin. Un des gardiens urinait près du mur. J'étais à la fenêtre, essayant de trouver un peu d'air. Il m'a vue. Il a vu que je regardais sa queue, fixement, car jamais je n'avais vu une chose aussi courbe et aussi noire. Alors, il a plongé ses yeux dans les miens, malgré la distance, il s'est appuyé au mur avec le bras tendu, a fléchi une de ses jambes et s'est mis à se caresser, lentement. Je me suis détournée et j'ai ouvert mon corsage. Comme j'avais un morceau de pain à la main, les pigeons se sont mis à tourner, alors j'ai émietté le pain. J'ai vu sa bouche s'ouvrir doucement et ses dents apparaître. Puis, comme des enfants arrivaient, une

camionnette, il s'est écarté du mur et il a réajusté son ceinturon avec la plus grande lenteur. Qui aurait pu imaginer ça d'un gardien ? J'ai attendu un moment puis je suis descendue. Je voulais absolument m'assurer de la couleur de ses yeux. Mais il avait disparu, un autre le remplaçait, plus jeune, immobile celui-là. Je suis rentrée par le petit sentier le long de la voie ferrée. Celui où l'on a retrouvé le corps du gosse. Chaque jour, la famille vient y déposer des œillets ou des lys jaunes. Ils calent des pots à eau entre les pierres. Remettent de l'eau fraîche plusieurs fois dans la journée, parfois même la nuit. Surtout ne quitte pas "La Nuit" sans me le dire... »

L'étrange refus — par peur d'obstruer la circulation du sang — de porter des jarretières.

C'est ce que souligne Marius Pagès, en marge du cahier de travail où s'alignent les notes. La table sur laquelle il écrit et parfois mange, est recouverte d'une toile cirée dont les motifs sont rouges.

Dans l'ancien quartier turc, aujourd'hui encore épargné, il y a un tournant avec un antique couvent de derviches. Un ami lui en avait parlé, et elle croyait à une fable, à une de ces histoires

folles qui circulaient dans la ville, comme la naissance, rue des Bains, d'une série d'enfants dont la moitié du corps avait l'apparence d'un jeune chien. On les avait immédiatement arrachés aux mères pour les enfermer dans une sorte d'institution spécialisée, chargée d'étudier les causes de cette anomalie. Ayant pourtant subi de nombreux interrogatoires, aucune mère n'avait avoué un goût suspect ou une crainte particulière pour les chiens. Mais certaines d'entre elles avaient été, peu de temps après, retrouvées noyées.

Pourtant, un jour, cet ami avait tenu sa promesse et, sans ralentir le pas, ils avaient jeté un coup d'œil entre les barreaux des fenêtres. On n'avait pas menti. Rien n'avait bougé. Les vieux cercueils couverts des mêmes vieux châles et coiffés des mêmes vieux turbans, étaient toujours là, intacts. Le tout à peine plus mangé qu'autrefois par la moisissure et les vers. Il lui racontait tout cela, l'étrange psalmodie qui, dès l'aube, montait vers les hauts quartiers, les jeunes moines qui débarquaient avec leurs valises en carton bouilli et, comme ils cherchaient un lieu où se rafraîchir et s'abriter du soleil, elle se trouva soudain prise de légers tremblements perceptibles d'elle seule et qu'elle dominait totalement malgré

l'extrême désordre intérieur qui l'envahissait. C'était comme une rage meurtrière. Ça lui arrivait maintenant fréquemment et sans le moindre signe avant-coureur. Quelque chose de lourd se mettait à lui battre les tempes, puis une nausée, un vague désir de vomir qui s'estompait presque immédiatement pour laisser place à ces curieuses secousses.

Une autre fois, Rose avait rendez-vous avec Marius Pagès, rue Mission-de-France. C'est lui qui lui avait indiqué l'endroit, une épicerie clandestine où, dans un coin, deux jeunes filles triaient des dattes. On pouvait s'asseoir au fond et boire de la bière ou du café. Aucun gardien n'était visible du côté des entrepôts. Il ne voulait plus revoir Raymond, acceptait seulement de lui faire passer quelques amphétamines. Manifestement, il souffrait de la décision qu'il avait prise, et les conversations hebdomadaires qu'il s'aménageait avec Rose, ici ou là, l'aidaient dans cette séparation. Si elle avait toujours accepté de le voir, c'est parce que, sans jamais se le dire, ils savaient qu'ils étaient à l'intérieur d'un même piège où, à la différence des autres habitants de la ville, ils avaient, eux, volontairement, choisi de rester.

Ce jour-là, Marius lui parut légèrement agité. Il

lui raconta les trois interrogatoires qu'il avait subis la semaine précédente. Toujours à la Villades-Roses. Deux hommes s'étaient relayés, avec la plus grande courtoisie, s'excusant même de la brutalité avec laquelle on avait fouillé son appartement. En fait, ils n'attendaient aucun renseignement, aucune information de lui ; ils voulaient seulement l'inquiéter afin de le convaincre de quitter la ville.

Marius était troublé par la présence d'un enfant qu'il avait aperçu en marchant vers les quartiers périphériques. Un boulevard particulièrement désert, loin de toute vie. Il semblait errer, à la fois haletant et furieux. Derrière les volets du gardien du cimetière, une voix chantait, sans la moindre conviction et en traînant sur les syllabes « tu dis que toi tu m'aimes, bien plus que moi je t'aime, mais moi je dis quand même, qui sait, qui sait, qui sait ». Quelqu'un rentrait des poubelles vides près des tombes. Il y avait un agglomérat de sel marin, de micca et de chaux, ce qui rendait la scène encore plus blanche. Marius pensait que cet enfant était le fils du croque-mort. Celui dont on disait qu'il payait pour être enterré debout et entièrement nu. Il attachait ses filles pour mieux les battre. Le fils devait assister à ça sans rien dire.

Après, on le voyait rôder à la ceinture de la ville, hagard, perdu, enfermé dans une sorte de rêve fou qui augmentait encore sa beauté. Marius parlait de cet enfant comme si c'était le sien. Les filles s'étaient mises à rire dans leurs dattes. Rose remarqua qu'il avait encore maigri et que ses mains n'étaient plus aussi soignées.

Plus tard, dans la soirée, un entrepôt prit feu. Des voitures de servitude ou de liaison se succédèrent une partie de la nuit.

C'était très rouge.

(Marius Pagès à Raymond. Sans date)

« ... ce que je t'ai dit pourrait n'avoir aucun sens. Et pourtant, c'est la chose la plus précieuse qui soit pour moi à ce jour. Comme si rien avant ne m'était vraiment arrivé. La première fois, j'étais ivre, je crois et je ne savais pas. Je ne savais pas comment j'avais pu simplement t'emmener là, à moins que ce ne soit moi qui t'ai suivi. Très effrayé lorsque tu t'es dévêtu. Et puis ton rire. Je t'ai, souviens-toi, tout de suite parlé de mon horreur pour tout ce qui s'appelle la vie sexuelle. Tu as voulu savoir si j'étais marié et il a été question du coït comme de la punition de ceux qui ont peur de dormir seuls. Je t'ai donné l'ar-

gent et toi, tu disais “non, après”, et tu avais l’air harassé cette nuit-là, tu t’es graissé et allongé, tu m’as dit “viens” et moi je restais assis sur l’unique chaise, torse nu et le cou taché de ton rouge à lèvres. Je te parlais des maisons que j’avais connues très jeune, avec des calèches emplies de fleurs qui la nuit transportaient des filles. Tout était clair. Splendidement organisé. J’allais au patio, là où les numéros pairs sont gérés à la sonnerie. Car il faut bien en finir. S’achever. Je t’avais raconté tout ça et toi tu t’étais endormi car c’était la fin de ta nuit. Alors, je me suis étendu auprès de toi et j’ai pensé que si la chose avait été si belle, c’est parce que tout y avait été ritualisé comme au temple. Je veux parler du bar. Ce qui m’avait immédiatement plu, c’était ta bouche et la foule de paroles maladroitement que tu avais mises en place dans cette chanson, en entreprenant la sottise danse des poignards. Cette manière affairée de remuer tes longues jambes en faisant jouer les chevilles. Et derrière toi, les branchages, les papillons, les têtes de mort. Tout cela demeure pour moi lié à l’ange dans le soleil et qui crie aux oiseaux “venez, et mangeons la chair”... Depuis je retourne à “La Nuit”, simplement pour le décor, la tapisserie. J’ai eu bien du mal à m’y faire. Et ça n’a pas été simple car, tu le sais, je n’avais en fait



Voici une histoire intenable, qui échappe sans cesse à l'imédiat, qui pressent sa destruction et qui puise ses propres ressources narratives dans des passés décomposés. Comme certains immeubles, son architecture s'adosse au repentir : lettres disant que le présent est un fantôme, souvenirs avouant l'improbable, actes coulés dans une stupeur faite de canicule, de crimes anonymes mais organisés et de détails interdisant toutes projections salvatrices. « *La Nuit* » désigne un lieu, bien sûr, sorte de petit music-hall interlope mais révèle aussi l'image d'une ville quadrillée par des personnels de surveillance, gardiens d'un état d'urgence. Cette histoire de l'impossible métamorphose, dont le héros est un travesti, met, sur la scène d'un port inventé, comme sur les frontispices des « classiques », quelques personnages fatalement perdus. Enfin, « *La Nuit* » inaugure peut-être un nouveau genre en littérature : le *small polar*...



9 782867 440731

ISBN : 2-86744-073-4  
F1 0073-11 86

60 F TTC